

ENS Ulm – séminaire de mythologie 2014-2015
Compte-rendu de la séance n°2, 29 octobre 2014
par Julia Wang et Pierre Cuvelier

Lors de cette séance, nous avons commenté l'article de M. Detienne et J. Svenbro, « Les loups au festin ou la Cité impossible » (*La cuisine du sacrifice en pays grec*, M. Detienne et J.-P. Vernant).

La séance s'est déroulée ainsi : après un tour de présentation des élèves et professeurs présents et un rappel du principe du séminaire pour ceux qui n'étaient pas là lors de la première séance, nous sommes partis des réactions et des impressions de lecture des quelques élèves qui avaient lu l'article. Julia Wang a ensuite présenté plus en détail l'article de Detienne et Svenbro, en mettant l'accent sur les articulations de l'argumentation et en lisant au passage certains des textes ou brefs extraits cités par les auteurs. Un temps a alors été consacré aux questions et éclaircissements sur le propos de l'article. Après cela, Pierre Cuvelier a évoqué quelques-uns des problèmes de fond de la recherche en études mythologiques sur un dossier comme celui du loup en Grèce antique et a mis en évidence les principaux choix de méthode des auteurs, puis proposé une critique d'un ou deux arguments précis. Un dernier temps de discussion a occupé la fin de la séance.

I. Résumé de l'article

Les auteurs de l'article cherchent à éclairer une tension, incarnée dans la figure du loup, entre un acte civique de partage (notamment de la viande sacrificielle dans le cadre du festin) et la menace toujours présente d'une tyrannie instaurée par les armes et le partage inégalitaire (que l'on dirait de nos jours « léonin »).

Dans un premier temps, l'article amène progressivement le parallèle entre la figure mythologique du loup et la fonction civique de sacrificateur, en passant par diverses autres fonctions attribuées au loup dans le corpus antique. Vaillant guerrier dans le contexte épique, chasseur habile et avisé dans la fiction des fables comme dans les traités d'histoire naturelle, le loup semble présenter dans l'imaginaire grec des vertus assez éloignées du profil négatif qu'on lui donne dans l'Occident médiéval et moderne. Son comportement « éminemment culturel » le rapproche de l'homme, surtout dans le type de sociabilité qu'il engendre : les loups forment une entité collective dont la synergie révèle en toute circonstance une forme d'intelligence sociale.

Animal social et aisément anthropomorphisé, le loup apparaît aux auteurs grecs comme ce que nous pourrions appeler un *zôon politikon*, un animal civique. Au sein d'une meute dont la structure circulaire se fonde sur l'équivalence de tous les membres, comme dans la communauté hoplitique, le « contrat social » passe par des opérations de partage du butin ou du gibier. Mais déjà, dans le personnage du loup qui se bombarde législateur (chez Ésope), se dessine un tyran qui, sous couvert d'équité, s'arroge en fait la plupart des richesses et du pouvoir, à l'instar de certaines figures historiques impliquées dans les

débuts hésitants de l'isonomie dans les cités grecques du VI^e siècle avant notre ère. Pour autant, le partage de la viande reste un acte fondateur dans la cité ; au partage léonin pratiqué par le loup (symbole d'une humanité primitive, antérieure ou extérieure à toute vie civique) s'oppose la syssitie, le festin égalitaire (*dais*). Mais cette dichotomie entre violence et égalité n'est pas rigide, puisqu'il faut néanmoins un boucher pour préparer le festin civique ; or le loup, égorgueur expert et capable même de « cuire » sa viande par la chaleur de son souffle, semble être un boucher né.

Entre l'animal social dont l'instinct le pousse à l'isonomie et la bête cannibale et tyrannique, le loup présente des aspects fortement contradictoires. Ainsi, dans l'histoire de l'exil d'Athamas, qui fonde sa cité lorsque des loups lui abandonnent leur festin, ceux-ci restent en lisière de la cité, entre sauvagerie et humanité. Les auteurs de l'article veulent montrer que ce paradoxe du loup, à la fois communautaire et ennemi de toute communauté, s'exprime dans toute cité à travers la fonction de boucher sacrificateur, seul homme armé dans une cérémonie où toute arme est proscrite, menace de guerre civile et de coup d'État tyrannique au cœur même des institutions de la cité isonomique.

II. Discussion de la méthode et critique

L'article de Detienne et Svenbro est touffu et peut sembler parfois déroutant lorsqu'on ne connaît pas du tout le sujet dont il traite, mais il a l'avantage d'être très représentatif des problèmes et des contraintes de la recherche en études mythologiques, c'est pourquoi il nous a semblé un point de départ intéressant pour notre périple mythologique sur le thème du loup.

S'interroger sur les représentations associées aux loups en Grèce antique dans « les mythes » et dans les écrits zoologiques, c'est se confronter à plusieurs problèmes de fond dont il faut dire un mot afin de mieux comprendre les contraintes des auteurs et leurs choix de méthode.

Le « dossier » du loup en Grèce ancienne rassemble des sources extrêmement variées, que ce soit par l'époque et le lieu où elles ont été créées, par la forme (textes, scènes de vases peints...) ou le genre (épopées, fables, récits d'historiens, traités de zoologie et de philosophie) dont elles relèvent et par leur ampleur (certains textes sont longs, d'autres sont à peine des allusions en quelques mots).

Les documents et témoignages sont rares voire inexistantes pour certaines époques, beaucoup plus abondants pour d'autres. Par exemple, pour les VIII^e-VII^e siècles av. J.-C., on ne possède pratiquement que les épopées homériques (*Illiade* et *Odyssée*), tandis que les textes conservés sont plus nombreux à l'époque classique (Ve-IV^e s. av. J.-C.) ou pendant l'époque de la seconde sophistique (II^e s. apr. J.-C.).

Cette documentation protéiforme et parfois très lacunaire impose parfois de tenter des rapprochements entre des sources extrêmement différentes les unes des autres, ou de se condamner à ne pas pouvoir tenter de synthèse sur le sujet couvrant l'ensemble de l'Antiquité.

À ces problèmes de fond s'ajoutent les contraintes pratiques de l'écriture d'un article, dont la longueur limitée impose de ne pas détailler les étapes de la recherche autant qu'on peut le faire dans un mémoire, une thèse ou un livre.

L'approche adoptée par Marcel Detienne et Jesper Svenbro est structuraliste et s'inscrit parmi les travaux du groupe de chercheurs dont ils font partie et qui a compté également des hellénistes Jean-Pierre Vernant et Pierre Vidal-Naquet, François Lissarrague et Françoise Frontisi-Ducroux – groupe à l'origine de la création du centre Gernet, rattaché à l'EHESS, et commodément désigné à l'étranger sous le nom de « l'école de Paris ». Ils ont largement contribué à renouveler l'étude de la Grèce ancienne en France à partir des années 1960.

Ces chercheurs ont en commun d'être influencés par le structuralisme, notamment les travaux de Claude Lévi-Strauss (qui a lui-même peu travaillé sur le domaine grec mais principalement sur les Amériques). Ils n'ont pas de méthode unique commune et leurs travaux diffèrent par les sujets abordés et par divers choix de méthode. L'article examiné aujourd'hui est principalement influencé par « la patte » de Marcel Detienne.

Une thèse doublée d'un choix de méthode important est explicité dès les premières pages de l'article : le loup a « une histoire presque immobile, depuis le monde d'Ulysse jusqu'aux premiers siècles de notre ère ». Les auteurs s'autorisent à rapprocher entre eux ces documents extrêmement variés dans le but de mettre en évidence un état de fait qui ne leur paraît pas présenter d'évolution majeure au cours de l'Antiquité. C'est là un trait commun à plusieurs travaux de ce groupe de chercheurs (c'est aussi l'un des fondements méthodologiques du recueil d'articles *Les ruses de l'intelligence ; La mêtis des Grecs* co-écrit par Marcel Detienne et Jean-Pierre Vernant).

On observe aussi un choix d'écriture important : la quasi absence de tout métadiscours méthodologique (postulats, hypothèses, doutes, échecs, et plus généralement tout commentaire sur le processus de la recherche), au profit d'une écriture présentant directement des résultats sur le mode de la certitude, dans un parcours qui revêt des allures de promenade savante en terrain conquis.

Ce choix s'explique en partie par les contraintes de brièveté d'un article. Il comporte cependant des risques. En citant leurs sources sans contextualisation (les fables d'Ésope sont citées côte à côte avec les traités zoologiques d'Aristote), voire de manière très allusive (certains points importants sont affirmés sans autre appui qu'une ou deux références en note), les auteurs en viennent parfois à imposer aux discours disparates des sources une cohérence artificielle. Ainsi, lorsque l'on veut montrer le caractère humain du loup, on puise dans les fables, où l'anthropomorphisme est un critère du genre. Il aurait été bon d'expliquer pourquoi cette vision anthropomorphe témoigne, aux yeux des auteurs, de représentations plus générales sur les animaux en Grèce antique.

Ces choix d'écriture aboutissent aussi parfois à avancer sans discussion des interprétations pourtant discutables. Un passage des *Propos de table* de Plutarque ou encore la représentation de Lyssa sur un cratère attique, font l'objet de lectures orientées par le regard sélectif que les auteurs portent sur le texte ou l'image, et sont ainsi partiellement détournés au bénéfice de la thèse soutenue. Pour détailler un peu l'exemple de Lyssa, personnification de la Folie furieuse, le vase cité par les auteurs comme preuve d'un lien solide entre Lyssa et les loups est bien plus ambigu qu'ils ne le disent : non seulement Lyssa n'est que rarement représentée coiffée d'une tête d'animal, mais le vase en question la montre en train d'exciter les chiens d'Actéon qui se

retournent contre lui lorsque le chasseur est métamorphosé en cerf par Artémis. L'identité lupine de la tête d'animal qui surmonte la tête de Lyssa n'a rien d'évident et, si elle n'est pas à exclure, il aurait été préférable de la discuter explicitement.

On remarque aussi la propension présentée par l'article à amalgamer deux comportements du loup, dont la distinction semble pourtant fort pertinente : celui des loups en meute et celui du loup solitaire. S'agissant des compétences du loup à s'intégrer à une communauté, il paraît en effet étrange d'opérer un va-et-vient constant entre le groupe de chasseurs solidaires, dont Detienne et Svenbro montrent bien l'image très positive comme parangon de la sociabilité animale, et l'individu tyrannique, violent et asocial que représente le loup solitaire.

Un autre choix d'écriture non dépourvu de conséquence sur le fond du propos est l'emploi d'une terminologie franco-grecque employée par ce groupe de chercheurs, qui utilise les mots grecs (*polis*, *isonomia*, *pléonexia*, etc.) comme autant de concepts dont la valeur et les évocations restent les mêmes de tout temps et pour tous les Grecs. Cette recherche de la généralisation sert la cohérence de la recherche, mais se fait au détriment d'une contextualisation plus détaillée.

Ainsi, le loup n'intervient ici que comme un support de plus pour la thèse, développée ailleurs dans ce recueil (centré sur le sacrifice en Grèce ancienne), selon laquelle la cité nourrit un sentiment de culpabilité à l'égard de l'acte violent qui permet à ses habitants de consommer de la viande et de réaffirmer le lien social. Le danger de l'emploi récurrent de ce jargon commun à un groupe de chercheurs est de finir par s'auto-alimenter et de conduire à négliger la polysémie toujours possible d'un même mot grec utilisé dans des contextes et à des époques variés : ces mots ont beau recouvrir de « grandes notions », ils ne restent probablement pas inchangés pendant toute l'Antiquité.

Tout en portant sur l'article de Detienne et Svenbro un regard critique influencé par les courants plus récents des études mythologiques, nous avons essayé de montrer ce que le structuralisme avait apporté de révolutionnaire dans la discipline, et le rôle fondateur qu'il avait joué. L'article sur les loups au festin présente un condensé d'idées d'une richesse et d'un intérêt certains, mais qui, comme tout travail de recherche, gagne à être lu avec un minimum de recul critique informé par une réflexion méthodologique.